benjamin
markovits

amours d'enfance

Extrait de la publication

BENJAMIN MARKOVITS

AMOURS D'ENFANCE

Peter Sullivan, professeur de littérature, a consacré de nombreux écrits à Lord Byron. Lorsqu'il meurt mystérieusement, l'un de ses confrères hérite de ces textes demeurés inédits. Tandis que la carrière littéraire de ce dernier s'essouffle, il trouve un nouvel élan en s'improvisant détective littéraire : il met de l'ordre dans les manuscrits, en décrypte les sous-textes et entreprend de sonder les vies tumultueuses de Peter Sullivan et de Byron lui-même.

Au fil de cette enquête littéraire à deux voix, *Amours d'enfance* entraîne le lecteur dans un questionnement sur l'identité d'un auteur et les sources de ses créations.

« Un cycle littéraire adroit, énigmatique […], l'un des projets fictionnels les plus fascinants de ces dernières années. » (*The Independent*)

Extrait de la publication

AMOURS D'ENFANCE

Extrait de la publication

du même auteur
chez le même éditeur

Un arrangement tranquille
Imposture

du même auteur
en numérique

Imposture
Un arrangement tranquille

Extrait de la publication

BENJAMIN MARKOVITS

AMOURS D'ENFANCE

Traduit de l'anglais
par Catherine Richard

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
Childish Loves

© Benjamin Markovits, 2011
© Christian Bourgois éditeur, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-02508-8

Extrait de la publication

À Caroline

Extrait de la publication

Si je pouvais expliquer dans le détail les *véritables* causes qui ont contribué à renforcer le tempérament sans doute *naturel* qui est le mien – cette Mélancolie dont je suis devenu le synonyme – personne ne s'étonnerait… mais c'est là une chose impossible, à moins de faire beaucoup de mal. J'ignore ce qu'est la vie des autres hommes, mais je ne puis rien concevoir de plus étrange que certains des moments les plus précoces de la mienne. J'ai rédigé mes mémoires – en omettant cependant toutes les précisions réellement *importantes et significatives*, par déférence envers les morts… et les vivants… ainsi que ceux qui doivent être les deux.

Lord Byron

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Il y a deux ans, de passage à New York, j'appelai Steve Heinz et laissai un message sur son répondeur téléphonique. Pouvait-il me retrouver en ville dans les deux semaines à venir, pour déjeuner, prendre un café ou un verre en fin d'après-midi ? Je suggérai quelques lieux proches de la gare ferroviaire qui dessert Westchester. Heinz venait d'être promu principal du lycée où j'avais enseigné par le passé et j'espérais lui extorquer quelques ragots d'initié concernant d'anciens collègues et amis. Dix ans avaient passé depuis l'époque où je partageais un bureau avec lui – mon premier véritable aperçu de la vie active. Je m'étais alors forgé une idée assez générale de l'âge adulte, de New York, de ce que ma propre vie *aurait pu* être, puis j'avais démissionné. Quelle curiosité pouvais-je décemment témoigner à l'égard des personnalités d'un lieu où j'avais passé neuf mois une dizaine d'années plus tôt ? Pourtant, je souhaitais maintenant lui poser quelques questions sur l'un de ces personnages, et j'étais à peu près certain qu'il savait lequel.

C'était en septembre, la semaine après le Labor Day, quand circulation et affaires reprennent tout à coup en ville avec autant d'éclat et de couleurs, à leur

Extrait de la publication

manière, que l'automne lorsqu'il débute quelques mois plus tard dans les arbres de Central Park. L'année scolaire venait de commencer, si bien que Heinz fit quelques difficultés pour trouver un moment. Je me demandai si quelque chose, dans mes écrits, avait pu le froisser. L'un de mes livres était situé dans un campus ressemblant beaucoup à celui qu'il présidait, or la réputation de son établissement avait été mise à mal peu auparavant dans les potins de la presse, en raison des conditions de renvoi d'un autre professeur qui avait fondé un roman sur son expérience dans ces murs. (À l'époque où j'y enseignais, la moitié des enseignants de littérature et un quart des enseignants d'histoire travaillaient à l'écriture de romans ; je me perdais dans la foule.) Il n'est pas toujours facile d'avoir pour journal local le *New York Times*. Ce genre d'incidents y est gonflé de façon disproportionnée, et les échanges furieux entre partisans et opposants du livre en question avaient monopolisé la page régionale pendant plusieurs semaines et s'étaient même invités en couverture du *New York Magazine*. Heinz avait peut-être pensé que j'espérais susciter le même genre de publicité – non pas pour mon précédent roman, lequel était tombé dans l'oubli sans trop de douleur, mais pour une nouvelle publication dont j'étais venu faire la promotion.

Mais j'anticipe. Quelques années auparavant, un homme du nom de Peter Pattieson, qui comptait parmi les collègues de Heinz – et avait été le mien –, était mort. (Il n'est pas vraiment nécessaire de taire le nom de cet établissement. N'importe quel habitant de New York le reconnaîtra tout de suite, et les autres n'en auront que faire. Il s'agit de la Horatio-Alger

Extrait de la publication

School de Riverdale, communément appelée Alger par une grande partie du personnel sinon par les élèves eux-mêmes.) Peter faisait partie des véritables excentriques d'Alger. Pour commencer, son vrai nom n'était pas Pattieson, mais Sullivan. Je n'ai jamais entendu parler d'un autre professeur enseignant sous un pseudonyme. Au moment où je débarquai dans le tableau, il avait plus ou moins cessé de parler à quiconque au sein de l'équipe enseignante de littérature. Il occupait une petite pièce à côté du local de service, meublée d'un bureau, un fauteuil et un petit canapé, et ironiquement surnommée le Palais d'Hiver par les professeurs de littérature anglaise. C'était un lieu où les enseignants pouvaient se retirer pour lire pendant une heure vacante, rattraper un peu de sommeil, ou recevoir au calme un élève. Mais une fois que Peter se la fut appropriée, tout le monde cessa d'y venir – par respect, aimerais-je dire, bien que le mot ne soit pas tout à fait le bon.

Nombre de mes collègues, surtout les plus âgés, avaient à son égard le genre d'attitude qu'on pourrait réserver à un sans-abri dans le métro. Non pas hostile, mais chargée de la déférence qu'on manifeste à quelqu'un qui n'est pas particulièrement propre. La propreté, du reste, ne fut jamais le point fort de Peter. Il portait toujours le même veston noir taché de craie, et sa barbe, à la fois hirsute et clairsemée, était truffée le matin des miettes de son petit déjeuner et maculée l'après-midi du gras de son déjeuner. Mais s'il émanait de sa personne une quelconque odeur, c'était celle, suave, du tabac à pipe. Pour sa part, Peter était enclin à éviter les autres aussi systématiquement qu'ils l'évitaient, et pendant toute la durée de mon

certes bref séjour en tant qu'enseignant à Horatio-Alger, je n'ai jamais entendu Steve Heinz échanger ne serait-ce qu'un mot avec lui. C'étaient des professeurs très appréciés, autant l'un que l'autre, et il m'est arrivé une fois ou deux de voir la tension qui existait entre eux se manifester chez leurs élèves à la cafétéria. Les disciples de Peter étaient facilement repérables. Ils s'habillaient comme lui, garçons et filles, et avaient tendance à balader dans leur poche arrière les jolies éditions Faber du poète que Peter prêchait alors.

À un moment donné, alors que le printemps était bien avancé, je profitai du privilège accordé aux nouveaux enseignants pour assister à l'un des cours de Peter. Par la suite, une sorte d'amitié s'établit entre nous. Nous allions nous promener pendant la pause dans le vaste quartier ombragé qui environnait l'école, et échangions des citations poétiques. Rien ne gênait Peter, surtout pas la prétention. Il possédait un talent extraordinaire pour la déclamation, que stimulait la plus infime association d'idées. Je me rappelle, une fois, alors que nous retournions en classe, avoir vu une jeune professeur d'histoire (qui avait réussi à l'agacer) traverser en talons aiguilles le terrain de football inégal pour regagner sa voiture. Sa façon de se déplacer avait quelque chose de ridicule qui poussa Peter à me glisser tout bas :

> Ô grasse et blanche femme que n'aime personne,
> Pourquoi vas-tu par les prés gantée[1] ?

1. Traduction littérale de deux vers du poème de Frances Cornford intitulé *To a Fat Lady Seen from the Train*, non traduit à ce jour. (*Toutes les notes en bas de page sont de la traductrice.*)

Extrait de la publication

De fait, l'enseignante en question était mince et plutôt jolie ; mais pendant le restant de l'année, chaque fois que je la vis, j'entendis dans ma mémoire le doux accent irlandais hésitant de Peter, qui semblait plus une toux qu'une voix, redire ces vers.

Il mourut en 2006 mais il me fut impossible d'assister à son enterrement – un des moments dont j'espérais que Heinz pourrait me parler. Plus tard, un colis arriva pour moi à Londres : l'héritage de Peter. Il contenait un tas aussi épais qu'un annuaire de documents manuscrits, tapés (à la machine) et corrigés au Tippex avec grand soin, sur un assortiment de feuillets disparates. J'emportai le tout dans mon bureau et disposai les feuillets comme mes propres documents : à genoux, je les étalai sur la housse à carreaux d'un canapé dépliant. Ma fille était née peu auparavant, ce qui me servit d'excuse pour ne pas me rendre à l'enterrement – ses pleurs me parvenaient à travers le plancher victorien. J'entamai ma lecture et la voix de Peter me revint, « marmonnée, réticente, à peine audible, hypnotique », telle que je l'avais entendue pour la première fois dix ans plus tôt dans le silence de sa classe. Je me rappelle m'être alors dit avec un demi-sourire : Tiens, il parle encore de Byron, et avoir été touché de sa constance. J'avais du mal à croire qu'il était définitivement mort.

Au bout de quelques heures, j'avais décomposé le manuscrit en deux romans achevés et trois grands passages d'un troisième sans lien entre eux. Je supposais que Peter m'avait légué tout cela parce qu'il avait vu mon nom dans le *New York Times*. (À l'époque, j'avais commencé à publier un peu : deux romans, quelques nouvelles, des critiques.) Il y avait quelque

Extrait de la publication

chose de flatteur dans toute cette affaire. Je suis là, me disais-je, avec ma femme et ma fille à l'étage, et mes propres livres, avec mon nom dessus, sur mes propres étagères. Pour autant que je le sache, Peter ne s'était jamais marié et n'avait jamais mentionné en ma présence l'existence d'un quelconque amour. L'une des raisons pour lesquelles je laissai notre correspondance se tarir après avoir cessé d'enseigner, l'une des raisons les plus honteuses, tient au fait que je soupçonnais son affection pour moi d'être teintée d'une nuance sexuelle – que je ne cherchai jamais à cataloguer ou définir. Mais il sembla plus facile, quand il m'écrivit, de ne pas répondre. La culpabilité que j'en éprouvais se fondit dans tout le reste. Quoi qu'il en soit, et quelle qu'en soit la raison, je décidai de faire tout mon possible pour ses romans et me sentis subitement pénétré de la conviction, inhabituelle chez un écrivain, d'être en mesure d'aider quelqu'un.

Mon éditeur, Lee Brackstone, est bien plus un romantique – au sens désuet, consacré du terme – que je l'ai jamais été. L'idée d'un défunt professeur d'école privée new-yorkaise sous-estimé lui plut d'emblée. Nous débattîmes un peu des livres eux-mêmes. *Imposture* semblait être le plus ancien. Peter ne datait pas ses écrits, et les exemplaires qu'il m'avait légués avaient visiblement été tapés à peu près à la même époque. On voyait pratiquement le ruban de sa machine s'user d'une page à l'autre à mesure de la rédaction. (Un jour, je l'avais vu taper, à deux doigts, les bulletins de fin d'année de ses élèves. Il ne pouvait pas avoir mis moins de trois mois, à raison de huit heures par jour, pour produire le pavé

qui était arrivé par la poste.) En tout cas, *Imposture* me parut immature : habile, comme savent l'être les premiers romans, mais laborieux sur le plan de l'intrigue et plein de suffisance. Le genre de roman qu'un jeune homme pourrait écrire pendant son temps libre, les week-ends et les étés interminables, aussi bien pour s'octroyer un répit après le morne train-train de l'année scolaire que pour s'en libérer. Le genre de roman qu'on écrit lorsqu'on espère encore qu'écrire est un bon moyen de gagner de l'argent.

Lee en convenait mais voulait tout de même le publier en premier. Il avait sauvé mon propre premier roman des « hautes herbes de l'abandon » et du calvaire d'interminables réécritures, peu avant mon trentième anniversaire. Lui-même n'était guère plus vieux à l'époque : c'était l'une des premières choses qu'il avait à offrir. J'ai parfois eu le sentiment, en sa compagnie, de n'être qu'une sorte d'intermédiaire entre un certain penchant intime et confortable pour la déception, et l'appétit qu'en éprouve le public, s'il en est un. Tout ce que le commerce de l'écriture professionnelle nécessite de charisme, il l'a. Dans le cas de Peter, le mot « intermédiaire » décrit exactement mon rôle. Dès que Lee eut mis la main sur les documents, je m'aperçus du peu de pouvoir véritable dont je disposais en vue de leur publication. Il insista pour sortir *Imposture* en premier, malgré mes hésitations ; suivit un an plus tard *Un arrangement tranquille*, le deuxième et ultime manuscrit achevé de la liasse que j'avais héritée à la mort de Peter. Le mieux que je pouvais faire, c'était de ne pas me soucier des romans et les laisser faire leur chemin ou tomber dans l'oubli,

Extrait de la publication

selon leur force. Toutefois, mon peu d'enthousiasme à publier d'abord *Imposture* tenait en partie au fait qu'*Un arrangement tranquille* serait alors jugé par rapport au premier ouvrage ; or il fallait qu'il le soit sur ses seuls mérites.

Ma vie avait connu du changement depuis la mort de Peter, et l'entreprise consistant à faire paraître ses œuvres inédites en accrut l'effet. J'avais désormais un emprunt immobilier et une fille, et le souci d'assumer les charges afférentes finit par me convaincre d'accepter le type d'emploi que j'aurais autrefois considéré comme dégradant : je commençai à enseigner la création littéraire. Je veillais tard le soir pour corriger des manuscrits rédigés par d'autres et me rendais en ville tous les matins en voiture, une heure aller, une heure retour, jusqu'à un bureau où j'ébauchais de nouvelles façons d'inciter mes étudiants à faire ce que je ne faisais plus moi-même : créer de la littérature. Puis, à raison de parfois deux séances de deux heures par jour, je me plantais devant une pleine salle de jeunes et glosais sur le sujet. Le poids de l'héritage de Peter ne m'aidait certes pas, poids qui semblait plus lourd que celui du seul amas de feuilles volantes que je m'étais curieusement assigné pour tâche de transformer… en livres, objets magiques. J'avais envers Peter un devoir, non seulement parce qu'il fut mon ami, mais parce que j'avais été publié et lui pas, alors qu'il n'existait entre nous aucune différence qui puisse le justifier.

Imposture parut alors que je séjournais quelques mois chez mes beaux-parents. Il y avait des fuites au toit de notre maison, et nous en profitions pour rénover aussi la cuisine. Je me rappelle m'être étonné

Extrait de la publication

de la nervosité avec laquelle j'ouvrais les journaux chaque samedi matin – m'arrangeant pour atteindre la page des critiques avant que quiconque puisse me la tendre avec un regard éloquent. Ce n'était pas mon livre ; le type qui l'avait écrit était mort. Pourtant, je ressentais les habituelles affres de l'appréhension tant que je n'avais pas parcouru tous les journaux en quête de son nom. Je passais ensuite le reste de la journée à débattre en mon for intérieur avec chacun des critiques, le genre de conversation prolongée que les jeunes garçons entretiennent mentalement avec les filles auxquelles ils n'ont pas encore osé parler dans la vraie vie.

« Eh bien, nous voilà tirés d'affaire, ce coup-là », dis-je à Lee une fois l'ultime critique parue. J'entendais par là que personne n'avait remarqué le défaut évident du livre : le fait qu'il repose sur une méprise ridicule, le genre de malentendu qu'on dissiperait en un instant dans la vie et que seule la mauvaise littérature laisse se développer jusqu'à donner lieu à une intrigue. Peter fonde son récit sur la ressemblance entre ses deux principaux personnages, Lord Byron et son médecin. Cela ressemble au début d'une mauvaise blague, mais aucun des critiques ne contesta à Peter le recours à cet artifice majeur. Certains mentionnèrent même la ressemblance en question comme un fait historique. Lee et moi étions assis devant nos pintes dans l'un des pubs victoriens on ne peut plus rustiques des environs de Bloomsbury Square, près des bureaux de la maison d'édition Faber & Faber. Plafonds en étain repoussé, miroirs biseautés au-dessus du bar. Lee m'adressa un regard intrigué, commença à dire

Extrait de la publication

quelque chose puis se ravisa. « Ça va devenir plus facile », dit-il.

Si ce fut le cas, je n'en remarquai rien, cela dit je nourrissais de bien plus grands espoirs pour le second roman. Si *Imposture* était conçu pour rapporter de l'argent, *Un arrangement tranquille*, par comparaison, avait l'air d'un livre entièrement écrit pour le plaisir personnel de son auteur. Peter s'arrange pour y brosser un historique de la sensibilité du dix-neuvième siècle. Il montre comment l'ère qui débuta avec Jane Austen engendra finalement un Henry James. Raisonnement qu'il établit non seulement au travers du style proprement dit du roman, en évoluant d'Austen à James, mais au fil de la vie de son personnage principal. Lady Byron se trouva mêlée au scandale le plus célèbre de l'époque romantique. Scandale qu'elle traversa magistralement pour connaître ensuite un long et vertueux veuvage, devenant le parfait symbole de l'ère victorienne. Tout en lisant le roman orné de la couverture souple de la première édition Faber, je m'aperçus avec un pincement d'amitié perplexe que Peter me manquait. Non pas l'homme que je connaissais, lequel n'aurait jamais pu écrire ce livre, mais celui que je ne connaissais pas, qui l'avait écrit.

*

Ce qui me ramène à New York, où l'édition américaine d'*Un arrangement tranquille* venait de paraître. Mon attachée de presse, une femme tout à fait lucide prénommée Anne, me prépara à l'absence de critiques à l'aide des habituelles lamentations sur

Extrait de la publication